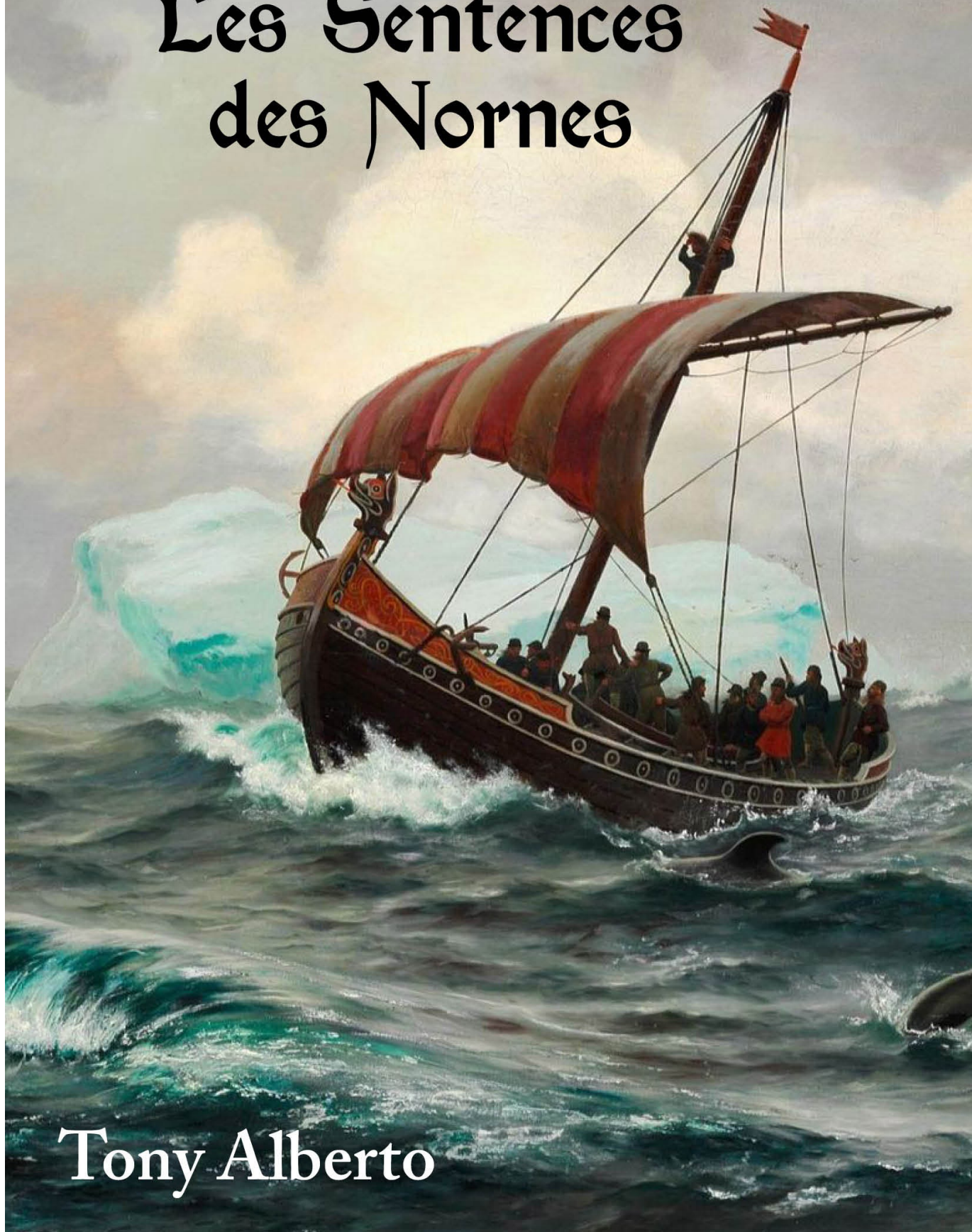


Brattahlíð

Les Sentences des Nornes



Tony Alberto

Tony Alberto

Brattahlid

Les Sentences des Nornes

© Tony Alberto, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9947-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père, parti festoyer à la table d'*Ódinn*.

Que la *mungát* fouette ta soif !

Le rêve

A.D. 975¹

Sigurdr dit :

« *Dis ceci, Fáfnir, si tu es très savant :*

Qui sont les Nornes qui décident

Du sort des fils de leurs mères ? »

Fáfnir répondit :

« *Nombreuses elles sont, et éparses,*

Certaines sont de la famille des Ases,

Certaines sont de la famille des Alfes,

D'autres sont filles de Dvalinn.

(Saga des Völsungar)



Ódinn chevauchant Sleipnir, le cheval à huit pattes.

Des flammes grandioses, des braises géantes... un feu divin. Face de Suie, le cuisinier d'Ásgardr², actionne la gigantesque broche sur laquelle rissolent neuf sangliers. Une forêt d'ombres occulte les six cents portes d'airain de la halle immense. En son centre, une table d'ivoire, d'or et d'argent, aligne à l'infini ses plats de victuailles. Sur son trône sacré, Ódinn veille sur les neuf mondes. Telle la flamme d'un sémaphore, son œil scintille sous le capuchon qui dissimule son visage. Son somptueux manteau, aux couleurs de la nuit, brasille de mille étoiles. Le Dieu Borgne, le Dieu Magicien, le Père de Tout... porte à ses lèvres une corne d'hydromel, le breuvage des poètes qu'il a jadis dérobé au géant Suttungr. Ce souvenir lui arrache un sourire amusé. Il tend la corne humide à Týr, le très sage, le valeureux prince de la guerre, qui s'en saisit de sa main ; la seule qu'il lui reste depuis qu'il a sacrifié sa dextre dans la gueule du loup Fenrir.

De part et d'autre du trône d'Ódinn, dieux et déesses sont assemblés : Frigg, l'épouse dévouée ; elle file un nuage avec sa quenouille, en écoutant d'une oreille distraite les conversations ; Bragi, l'Ase poète, et sa compagne Idunn, la plus belle des Asynes ; Rán La Ravisseuse ; elle reprise son filet qui a repêché tant de noyés ; et bien d'autres... Ils festoient dans un tumulte de palabres et de rires sonores. S'avance alors le nain Alvíss, visage de neige, prunelle candide. Thórr frappe un grand coup de son gant de fer en réclamant le silence.

— Pourquoi, Alvíss, es-tu si pâle ? Demeurerais-tu chez les trépassés ?

— Ô puissant fils d'Ódinn, j'habite sous une pierre, je suis venu présenter mes hommages à ton père.

Le petit être se prosterne devant le dieu aux mille noms.

— Je te prie humblement ô, Père de Tout, d'accueillir à ta cour Thorvaldr Ásvaldsson. Il fut jadis un vaillant guerrier et...

Thórr l'interrompt brutalement de sa voix qui roule tel le brame de l'orage.

— Je peux au nom du Très-Haut t'assurer que Thorvaldr sera le bienvenu dans la Valhöll³, mais à une condition... Que tu me dises, hôte sage, ce que je veux savoir.

— Je suis ton obligé et ferai de mon mieux pour exaucer ton désir. Je t'écoute.

Idunn, indolente, retire de son coffre une pomme rubiconde, aussi lustrée qu'un miroir ; elle y contemple son visage d'une grâce incomparable ; puis, comme s'éveillant inopinément, elle présente au visiteur le fruit de son verger légendaire.

— Si tu consens à toutes les demandes de Thórr, tu pourras, nain, croquer cette pomme exquise ; elle te procurera jouvence éternelle.

Sa voix est suave, enjôleuse ; sa main diaphane recoiffe négligemment une mèche d'une blondeur irréelle. Bragi en bougonnant lui intime de se taire. Thórr la remercie d'un hochement discret avant de s'adresser de nouveau à Alvíss.

— On prétend que tu connais les destinées des humains. Peux-tu me dire celle du bóndi⁴ à la rouge chevelure qui dort près de Thjóðhildr ?

Huginn, le corbeau, se pose sur l'épaule d'Ódinn ; il lui croasse à l'oreille des nouvelles de la Terre du Milieu⁵. Le Dieu Borgne éclate d'un rire tonitruant. Quand le silence revient – seuls crépitem le feu et grésillent les chairs des sangliers –, Alvíss reprend la parole.

— Cet homme, Eiríkr, que l'on surnomme Le Rouge, donnera banquets et beuveries. Il croisera le fer, martèlera l'écu et versera le sang ; il tiendra les loups en respect. Il verra la vallée des vallées et la montagne des montagnes où l'ours a élu sa demeure. Un pacte il scellera ; et le prince des glaces lui offrira une terre immense, couverte de prairies, de lacs, de cascades et de torrents. Il trouvera l'argent et l'ivoire ; et l'or qui brille jusqu'au ciel.

Alvíss pose alors son regard sur Freyja, comme pour lui demander par avance pardon de la mêler à cette vision.

— *Il vénérera la déesse au collier d’ambre chaque fois qu’elle traversera le firmament dans son char tiré par ses quatre chats. En remerciement, la fille de Njördr forgera de ses larmes un anneau d’or. Toutes les neuf nuits, un nouvel anneau de fortune en tombera ; qui, à son tour, chaque neuvième nuit se multipliera... Les scaldes⁶ chanteront la gloire d’Eiríkr Le Rouge.*

Ódinn montre enfin un début d’intérêt pour l’émissaire du peuple des nains. Il chasse de la main le corbeau et les rumeurs du Monde ; sa voix retentit tel un coup de tonnerre.

— *Dis-moi, ô toi qui vis dans les plaines sombres, quelles prouesses chanteront les scaldes ?*

Eiríkr s’éveilla comme au lendemain d’une nuit d’amour. Il allongea le bras ; une forme familière, une respiration lente, profonde... Le corps de Thjóðhildr. L’obscurité était totale dans le lit-clos ; les lourds panneaux de bois sentaient bon la résine. À travers les cloisons tenturées de *vadmál*⁷ lui parvenait un ronflement caverneux, lointain, auquel semblaient répondre des raclements étouffés, une toux aigrette, celle d’un enfant peut-être... Des sons, des odeurs inhabituelles... Il réalisa qu’il n’était pas dans sa demeure d’Haukadálr. Cependant, il ne ressentait aucun danger, n’était pas même inquiet ; juste navré de l’inachèvement de ce rêve si propice.

Il referme les yeux ; les paroles des dieux se dissolvent dans sa mémoire, leurs visages s’estompent dans les brumes de l’ensommeillement. Il doit absolument retrouver *Alvíss*. Il veut entendre le nain chanter sa destinée.

Nótt, la déesse des ténèbres, l’emporte une nouvelle fois sur le chemin constellé qui mène au pays des songes. Elle fouette son attelage ; *Ásgardr*, la forteresse céleste, disparaît sous le duvet de l’oubli.

Il fait voile avec Thorvaldr, son père. L’homme est immense. Sa chevelure blond cendré flotte, majestueuse, sur ses larges épaules renforcées de cuir et de fer. Le visage est buriné par le vent, cramoisi de soleil. Il montre à Eiríkr, enfant, comment tenir son cap dans un monde où le regard ne perçoit que les rides écumeuses de la houle et la fuite erratique des nuages. Dans le ciel, deux loups,

Hati et Sköll⁸, poursuivent Sól et Máni, le soleil et la lune.

— *J'avais seize hivers quand Ásgeirr m'a enrôlé dans sa garde personnelle. J'ai suivi mon jarl⁹ en terre franque. Nous mêmes, en grandes batailles, les armées du roi en déroute. Seul, j'ai triomphé de trois fantassins ; à deux reprises j'ai terrassé un cavalier. Maintes fois j'ai trempé ma sax¹⁰ dans un corps ennemi. Nous fîmes butin d'étoffes précieuses, d'argent, d'or et de captifs. Nous revînmes l'année suivante et encore celle d'après. Toujours victorieux nous fûmes. Je loue mon jarl pour le fief de Jadarr qu'il m'a concédé... Mais les Nornes ont arrêté mon destin.*

Thorvaldr et Eiríkr chevauchent de conserve. Ils traversent un champ de lave, froid, triste, aride, sans fin. Le vieux Viking est courbé sur le pommeau de sa selle. Il a maintenant le cheveu gris, son fils la crinière et la barbe flamboyantes. Thorvaldr tire sur les rennes de son étalon. Le cheval docile ralentit et s'immobilise. Il broute une herbe chétive.

Eiríkr revient sur ses pas ; il implore son père de poursuivre à ses côtés.

— *Mon âge a eu raison de mon esprit guerrier et mon bras a failli. Deux corbeaux descendent des nuages ; vois comme ils lorgnent ma graisse...*

— *Père ! Que sont ces sortilèges ? La peau de ta main se craquelle, ton cou est blanc comme le givre et, telles les racines d'un frêne, les pattes de ton coursier sont plantées dans la glaise.*

— *J'attends Göndul et Skögul¹¹, peut-être me jugeront-elles digne de rejoindre l'armée du Très-Haut. Pour toi, le voyage continue ; il durera longtemps. Tu devras braver maints dangers, maintes fois changer de monture, mais tu sortiras plus fort et plus sage de chaque épreuve.*

À l'oreille d'Eiríkr, un Alfe sombre¹² murmure que Thorvaldr a rendez-vous avec les Einherjar¹³. Il reprend sa chevauchée, le cœur affligé. Les lèvres de son père profèrent un ultime auspice :

— *Le temps varie souvent, fils ! Et comme lui va la fortune des hommes. Ta route sera longue et sinueuse, Eiríkr ; les Nornes l'ont tissée avec les fils de la pluie, du vent et de la lumière.*

